

## L'orphelin qui n'en est pas un.

Je suis assis à l'arrière d'un véhicule en mouvement, un soir d'hiver. J'ai froid, je ne sais pas ce qui m'arrive exactement. Devant moi, je peux apercevoir le conducteur, un homme barbu, habillé de noir, il est silencieux. En tournant la tête, je peux me voir dans le rétroviseur intérieur, je ne sais pas exactement ce qui se passe. Malgré tout, mes yeux expriment mes sentiments, des larmes s'écoulent le long de mes joues, je ne sais pas si c'est de la colère ou de la tristesse. Le voyage me semble interminable, la route est assez linéaire, le paysage est identique, des arbres à perte de vue, je ne sais pas à quoi m'attendre. Après quelques temps, j'arrive à destination devant un grand portail noir, à côté, sur un pilier en pierre se trouve une plaque avec inscrit dessus 2050, derrière j'aperçois un orphelinat. Il n'y a pas grand-chose aux alentours mis à part quelques espaces boisés, cet établissement est assez éloigné de la civilisation. Je suis nouveau dans ces lieux, un jeune garçon orphelin, âgé de dix ans, après la mort de mes parents lors d'un accident de voiture, il y a de cela quelques jours. Je ne sais pas si je peux me trouver une place au sein de cet orphelinat, plusieurs pensées me traversent l'esprit, vais-je trouver du réconfort et me sentir à l'aise ? Le grand portail noir s'ouvre, nous entrons, l'homme barbu, habillé de noir roule au pas sur une allée en calcaire. L'extérieur est très impressionnant, on peut y apercevoir de magnifiques jardins dotés d'arbustes, de fleurs et d'un parterre d'herbes très vertes. Au centre se dresse l'immense bâtisse. Nous nous parquons devant le perron, le conducteur sort du véhicule, se dirige vers le coffre, l'ouvre et il saisit ma valise. De mon côté je saisis la poignée de la portière et sors du véhicule. Je me trouve devant le perron, je peux en levant la tête apercevoir la porte principale du bâtiment. Je monte les quelques marches, à côté de moi, l'homme monte ma valise, la pose à mes pieds, d'une main ferme saisit le heurtoir et frappe trois coups. La porte s'ouvre, je rentre, je porte ma valise à deux mains tellement elle est lourde, j'avance un peu, le chauffeur ne rentre pas, la porte se referme derrière moi, le silence est à son comble. Je peux facilement distinguer le bruit de la portière s'ouvrir et se refermer ainsi que le bruit des pneus sur le gravier qui devient moins audible. Peu à peu l'homme barbu, habillé de noir, semble quitter les lieux.

Je ne suis pas à l'aise, je suis seul dans un grand hall d'entrée, je ne sais pas ce que je dois faire. Devant moi se trouve un grand poste d'accueil mais personne n'est présent, je ne sais pas quelle heure il est, peut-être la pause du midi, ce qui explique l'absence de personnel. Je regarde autour de moi, je ne me sens pas rassuré, soudain j'entends un bruit venir de ma gauche, je tourne ma tête en direction de sa provenance, j'aperçois une femme qui marche avec des talons, habillée très différemment de moi, des vêtements qui semblent assez anciens. Elle s'approche, me donne du linge plié, je tends le bras et le saisis.

— Bonjour, je suis madame Rathche. Vous êtes en avance, nous ne vous attendions pas de sitôt. Donnez-moi votre valise, s'il vous plait et veuillez attendre, ici sur cette chaise, me dit la femme en m'indiquant de sa main la chaise.

Elle repart d'où elle vient.

Je la regarde partir, dans mes vêtements, je peux voir le strict nécessaire, comme un uniforme, une chemise de nuit et une serviette. Sur chacun d'eux, il y a une étiquette avec mon prénom et mon nom, « Henri Callet », très bien, j'ai aussi d'autres vêtements en plus des miens. En attendant qu'une personne me prenne en charge, j'en profite pour regarder le hall, je vois de magnifiques, moulures. Un temps passe. Soudain, j'entends des bruits de pas venant de ma droite, plus conséquents, je n'ai pas le temps de réaliser, lorsque je me retourne, je vois un homme très bien habillé d'un costume doté d'une lavallière.

— Bonjour et bienvenue à vous, jeune garçon, me dit l'homme.

Je suis totalement effrayé, je le regarde, je souhaite répondre mais rien ne sort. L'homme aperçoit l'une des étiquettes avec mon prénom dessus.

— Très bien Henri Callet, les cours reprennent bientôt, veuillez me suivre, vous devez vous préparer et rejoindre les rangs.

Je ne dis rien, je me lève de la chaise et je le suis, mon tout premier jour dans cet orphelinat, un mode de vie totalement différent.

\*\*\*

Quelques jours plus tard.

Je n'ai pas l'habitude de tant de restrictions, les horaires sont assez stricts et tous les soirs même rituel. Après avoir mangé, je dois me préparer pour aller me coucher, je n'ai pas beaucoup de temps, tout doit être fait rapidement dans les heures fixées. Après m'être préparé, je rejoins mon groupe à 20 h 50 sur le palier de départ de l'escalier numéroté 12, en rang deux par deux, les retards ne sont pas tolérés et autant dire que personne ne transgresse les règles. J'ai du mal à m'intégrer, je ne discute pas beaucoup voire pas du tout, alors j'attends que tous mes camarades du groupe me passent devant, je suis le dernier. Nous arrivons à l'étage, au couloir 20, porte 50, devant celle-ci l'éducateur nous compte, mes camarades du groupe rentrent peu à peu dans le dortoir, je suis le dernier ce soir comme tous les soirs. Cette nuit-là, pratiquement comme toutes les autres, je n'arrive pas à trouver le sommeil, mes habitudes ici ne sont pas les mêmes qu'à la maison, les réveils sont totalement interdits et les veilleuses aussi, j'ai peur dans le noir, mes parents m'ont toujours autorisé à laisser une lampe allumée dans la chambre pour que je puisse me sentir en sécurité et trouver mon sommeil. Ici, il m'est compliqué de le trouver, je n'ai rien qui puisse me permettre de me guider vers lui, il faut que je dorme, les journées sont longues et compliquées. Je me lève de mon lit et je m'avance vers la fenêtre, les rideaux occultants sont fermés, je glisse ma main entre les deux et je les ouvre, j'aperçois la lune, cette dernière éclaire le jardin de l'orphelinat et même une partie du dortoir. Alors que je commence à apprécier le moment, j'entends derrière moi du mouvement.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu n'as pas le droit de quitter ton lit, me dit l'un des enfants présents dans le dortoir, assis sur son lit.

— Je n'ai rien à faire ici, je dois partir, réponds-je.

— Tu ne peux pas.

— Comment ça ?

— C'est ta maison maintenant, les gens ici sont ta famille.

— Oui, tu dois dormir maintenant ou tu seras fatigué demain, me dit un autre enfant.

Sans dire un mot, je referme les rideaux, retourne vers mon lit et m'allonge. Les larmes aux yeux, je décide de les fermer et m'endors.

Le lendemain, le réveil est à 6 h 50, notre lit doit être fait, nous devons prendre un petit déjeuner et nous laver, tout ceci doit être fait avant 8 heures. C'est la première heure de cours jusqu'à midi avec une pause d'une heure et nous reprenons à 13 heures, tout doit se faire le plus rapidement possible et sans encombre, c'est comme cela que les choses avancent, nous répètent nos éducateurs.

\*\*\*

13 heures, une sonnerie retentit, les cours recommencent, ils se terminent en fin d'après-midi, je connais mon emploi du temps et les salles de classe. Malgré la grandeur de l'orphelinat, nous n'avons que deux minutes pour nous rendre devant les salles et il est totalement interdit de courir. Nous sommes, tout le temps, surveillés. Il est formellement interdit de se promener dans les couloirs seul et sans aucune raison sous peine de sanctions. La plupart du temps, nous passons notre temps dans une pièce pour un quelconque travail. On a très peu voire pas du tout d'autonomie, la seule est lorsque

nous sommes sous la douche, je me sens oppressé par toutes ces tensions, il y a un rythme à respecter et ceux qui ne respectent pas celui-ci sont mis à l'écart et sont considérés comme des moins que rien. Ça fait déjà quelques temps que j'ai arrêté de compter les jours, je commence à perdre espoir, je ne me sens pas à ma place ici, je n'ai qu'une hâte c'est de quitter ce lieu mais je suis encore beaucoup trop jeune, je dois atteindre l'âge majeur, « être adulte » comme disent les éducateurs, ils ont une tendance autoritaire et passent leur temps à nous répéter, « la posture reflète l'image que l'on a de soi ». Ils nous apprennent à vivre en société, être acceptés par celle-ci, ils nous font comprendre que la vie ne fera pas de cadeau.

\*\*\*

Nous sommes en fin d'après-midi, c'est activités manuelles, il y en a pour tous les goûts. Les journées se ressemblent, il n'y pas de distinction entre les jours de la semaine et le week-end, nous travaillons toujours, on a très peu de repos, à vrai dire je ne sais même pas quel jour on est, j'ai comme l'impression de ne plus ressentir mon corps, les journées sont monotones, identiques et dépourvues de vie, il faut bien choisir son activité car une fois fait, il est formellement interdit d'en changer. Un point que les éducateurs nous rabâchent, que dans la vie les choix sont importants, qu'on peut avoir 2050 choix devant nous mais qu'un seul nous correspond pour construire notre avenir, c'est un point tout à fait relatif, de mon point de vue de jeune garçon. Je ne suis pas dans l'optique de me projeter, je vis au jour le jour et je ne me soucie pas de mes choix qui influencent ceux du présent ou du futur. Alors, bon... je fais mon choix, je choisis, l'entretien des espaces verts, une activité extérieure, qui me permet d'être debout, une bonne chose pour ma part puisque je déteste être assis. Cette activité consiste à rendre davantage présentable de jour en jour, les espaces verts. Il n'y a rien de plaisant, je suis souvent sale mais peu importe, cela me permet de m'évader intérieurement et d'apprécier le parfum que dégagent les plantes. La nuit commence à tomber, il fait noir, le jardin est éclairé par des lampadaires, cela fait bien une bonne heure que nous y sommes mon groupe et moi, je suis épuisé alors je décide de m'asseoir sur un banc qui se trouve peu éloigné de mon lieu d'activité. Je regarde vers l'horizon mais du coin de l'œil je peux voir un éducateur qui me fixe des yeux, la pause est autorisée mais de cinq minutes seulement, attention à ne pas dépasser, ils n'hésiteront pas à le rappeler. Je me sens mal à l'aise alors je décide de me tourner pour éviter de le voir. J'ai en face de moi le portail principal noir d'entrée de l'orphelinat, celui-ci mène vers la route, j'aperçois à travers les grilles de celui-ci deux personnes, ces dernières me semblent familières, en regardant davantage, je remarque que ce sont mes parents, je suis choqué, que font-ils là ? Ils sont censés être morts ! Ces derniers remontent l'allée et arrivent devant la porte de l'orphelinat, je vois maman saisir la poignée et rentrer, suivie de papa. Je n'ai plus de visuel sur eux.

— Je dois trouver un moyen de les rejoindre, me dis-je à moi-même toujours assis sur le banc.

Les cinq minutes sont passées, je quitte le banc, je vois que l'éducateur me lâche du regard, j'en profite pour m'éloigner de mon groupe, chose totalement interdite et je me cache derrière un arbuste, personne ne semble m'avoir remarqué, je scrute les environs, la voie semble libre, soudain j'aperçois au loin sur le jardin arrière mes parents sortir de l'orphelinat. Ils se dirigent vers un espace rempli de verdure, dépourvu de chemin. Je veux m'approcher d'eux pour que je puisse les serrer dans mes bras mais ceci n'est pas chose facile, malgré les arbustes qui me permettent de progresser discrètement dans le jardin en me cachant. Je sais que ce que je fais n'est pas bien, c'est mal et je vais me faire sûrement gronder mais après tout, ceci me passe au-dessus de la tête, je ne me plains pas ici, je dois trouver un moyen de partir et passer à autre chose. En voyant mes parents, je ressens quelque chose, la liberté ? Suis-je heureux de les revoir ? Beaucoup de questions me traversent l'esprit, quelle est la plus belle chose qu'un enfant puisse avoir ? Ce sont des parents. Je me sens soudain libre, vais-je quitter cet endroit ? Mes parents continuent de marcher en longeant tout le jardin de l'orphelinat jusqu'à le traverser, au bout se trouve un autre grand portail noir, derrière un lieu où il est formellement interdit de pénétrer sous peine de sanctions proportionnelles à nos actes. C'est à ce moment-là que je me dis que mes choix ont des conséquences sur mes actes présents et futurs mais

peu importe, après tout, ce sont mes parents, ils peuvent me défendre, me couvrir de mes erreurs commises alors je franchis le grand portail noir, mes parents ont déjà un peu d'avance mais je peux facilement les rattraper, au loin je me mets à les appeler.

— Maman... Papa..., dis-je en hurlant d'une voix distinctive.

Aucune réponse, j'ai l'impression d'être invisible à leurs yeux, j'arrive à leur hauteur et lorsque je regarde davantage ma mère dans les yeux, je remarque qu'une larme coule le long de sa joue, mon regard se porte naturellement vers mon père, entre ses mains il tient un bouquet de fleurs, il se baisse et pose ce dernier au sol, papa se relève et se tient à côté de maman, mes parents baissent tous les deux la tête, le regard plongé. Je tombe des nues lorsque mon regard suit le leur, j'aperçois, sur une pierre par très haute par rapport au sol, une inscription, « Henri Callet né le 20/05/2039 et mort le 15/01/2050 ».

Mots : 2368.